



GRAND ENTRETIEN

Benjamin Stora

« Être les gardiens vigilants de son histoire, sans obsession »

Vous êtes historien mais vous avez aussi un parcours personnel particulier. Né en Algérie, vous êtes pied noir. Devenez-vous historien par passion ou par nécessité ?

Être historien nécessite de la passion. Il faut, pour cela, être en symbiose pour comprendre toutes les facettes d'une société ; c'est-à-dire à la fois être en empathie avec une société, tout en étant suffisamment critique.

L'empathie de l'historien est une nécessité méthodologique ?

Non, car il y a des historiens qui ne la pratiquent pas. Ils sont dans ce que l'on appelle « l'objectivité froide ». Je n'y crois pas. Je crois au mélange empathie et distance critique. Être dans l'objectivité froide, c'est tenir à distance de tout : je n'y crois pas. Je suis beaucoup plus proche de l'école historique française qui va de Michelet à Vidal-Naquet, que d'une historiographie qui est apolitique. C'est-à-dire qui considère les faits sous un angle que l'on qualifie de positiviste.

Un peu plus proche de l'école Fernand Braudel ?

C'est une école importante car elle nous permet de mettre l'accent effectivement sur l'aspect social et politique dans la longue durée des événements historiques. Oui, l'école Braudel m'intéresse.

Tout cela vous a servi pour avoir de l'empathie pour comprendre l'histoire coloniale, ou étiez-vous obligé d'avoir une certaine froideur ?

Du fait de mon exil d'Algérie et de la chute sociale de mes parents – ma mère était ouvrière en usine pendant 30 ans – j'étais dans l'empathie sociale, pas seulement dans les racines identitaires. Et je me suis senti concerné par l'histoire des sociétés dominées, puisqu'ayant moi-même vécu de l'intérieur dans ces sociétés. L'engagement qui est le mien pour comprendre les sociétés coloniales, c'est plus un rapport avec une dimension, dans un premier temps universaliste, que dans une dimension strictement identitaire. C'est

pourquoi je me suis retrouvé, bien plus tard, dans les écrits de Fanon. Quand il fait le portrait de la solitude et des blessures de l'homme noir, il voit une dimension universaliste.

Les colonisés se ressemblent-ils, quel que soit le continent ?

Il y a une dimension commune par établissement d'un système. Un système de classement, de hiérarchisation. Quels que soient les lieux, le Maghreb, l'Afrique noire, les Antilles, l'Indochine, le trait

commun c'est la passion du classement qu'avait le colonisateur. Établir des hiérarchies du sommet à en bas, sans compter les intermédiaires. Quels que soient les climats, les paysages, il y a cette organisation et cette passion du classement.

Retrouve-t-on cela dans la colonisation anglaise ?

La grande différence entre les deux grands empires, français et britannique, c'est que l'empire colonial français a fait le pari de l'assimilation. C'est la question de la centralité jacobine que Césaire avait très bien décrit. C'est ce pari que n'a pas fait l'empire britannique qui visait plutôt à l'association des élites à la direction des pouvoirs politiques. Ce qui n'est pas la même chose. L'empire français a visé l'assimilation culturelle, par le nivellement culturel.

La loi de départementalisation de 1946 serait donc l'aboutissement de ce processus, ou une extrapolation ?

Oui et non. Il y a ambivalence dans la loi de 1946, parce qu'il y a à la fois, une volonté d'homogénéisation c'est-à-dire une centralité assimilationniste, et en même temps l'égalité qui n'est pas véritablement effective. C'est-à-dire qu'il y a cette volonté politique par le haut de départementaliser, mais venant buter sur un obstacle très puissant qui est la question de l'égalité politique réelle. Et c'est

dans cette contradiction que vont exister les mouvements anti-coloniaux.

Vous avez présidé une commission d'information et de recherches historiques sur les événements de décembre 1959 à la Martinique. N'aurait-ils pas pu faire basculer le système ?

Il y a plusieurs niveaux d'interprétation et de regards sur ces événements. D'abord, en 1959, c'est la guerre d'Algérie. Ceci dans le sens où il y a une résonance lointaine, mais pas tant que cela. Il y a aussi la question de la jeunesse, désireuse d'un monde plus libre plus égalitaire. Il y a en plus la brutalité de la répression. C'est la marque, le symptôme d'une organisation hiérarchisée de la société qui n'admet pas l'existence de la contestation, voire de l'homme différent.

Et puis, en 1959, c'est la révolution cubaine. Nous ne sommes pas loin. Du point de vue de l'État, il y a une peur. Peur d'une contagion politique. La résonance de cette révolution est importante en relation avec ce qui se passe en Algérie. Il y a la possibilité d'émergence de pôles tiers-mondistes qui peuvent exister. Des jonctions sont possibles et les états réagissent. Et puis, il y a une population qui arrive d'Algérie ; ce sont les fonctionnaires coloniaux. Ils arrivent avec une mentalité très particulière adeptes d'une société séparée, très hiérarchisée. Une société coloniale.

Est-ce que le non-bascullement de la Martinique dans l'indépendance serait due à la dimension de son personnel politique, ou parce que le terreau n'était pas prêt ?

Je crois que tous ces éléments se sont combinés. La société elle-même était appauvrie, avec un extrême morcellement social qui n'induit pas à une conscientisation. Il n'a pas d'adéquation. Il y a surtout les élites politiques qui ont fait le pari de l'autonomie. Parce qu'ils étaient très en rapport avec leur société. Je crois que la vision lucide d'un homme politique comme Césaire est d'avoir jaugé l'état de sa société, l'état de la métropole, et les difficultés à dégager des voies indépendantistes. En fonction de ces paradig-

mes très complexes, il n'y a pas lieu d'un indépendantisme radical.

Si vous deviez retenir un lien entre Césaire et Fanon : ce serait quoi ?

La question de l'universalité dans le rapport à la négritude. La négritude n'est pas une affaire d'enfermement identitaire. C'est une universalité.

Mais Fanon est plus radical, parce qu'il a son engagement algérien. Néanmoins ils sont très proches. N'oublions que Fanon a été l'élève de Césaire.

Parlons un peu de l'actualité politique, notamment de la présidentielle.

Est-ce l'élection de tous les dangers ?

C'est une élection importante parce que le système électoral accorde une importance énorme à la présidence de la République. Tout se concentre sur le chef de l'État. Mais c'est une élection d'autant plus importante que le monde a changé. Un monde coincé entre Trump aux États-Unis, et Poutine en Russie. Il y a la tentation de l'autoritarisme. C'est une tendance très forte au niveau du rapport au monde, des étrangers, des systèmes sociaux, etc..

La démocratie peut-elle être en danger à l'instar de ce qui s'est passé en Allemagne avant la Seconde guerre mondiale ?

Les analogies sont très faciles à faire mais je ne rejette pas cette analogie historique. On dit qu'il faut faire attention à la complexité de l'histoire, mais il y a des traits communs. Lorsque vous avez des leaders politiques autoritaires, des masses désemparées, des divisions au sein de la gauche, un effondrement des idéologies, cela y ressemble. Je crois que nous sommes dans

une situation où il faut des hommes politiques qui prennent la mesure d'un renouvellement des institutions.

Dans ce contexte, l'historien a-t-il un rôle à jouer sur l'instant ?

Je me réfère à des traditions bien établies ; c'est l'histoire anti-coloniale. Des historiens qui se sont engagés dans le moment même où l'histoire se faisait. Pierre Vidal-

Naquet a combattu la torture en Algérie. Même Michelet s'est engagé pour la République sans attendre son avènement. L'engagement citoyen d'un historien est évident. Par contre, il y a la distance critique à opérer dans la description des faits. Il faut regarder toutes les facettes d'une his-

toire, rester dans la confrontation des sources, des témoignages et ne pas se fier aux apparences.

Quel est le point commun que vous avez rencontré tant en Martinique, aux Antilles ou dans d'autres pays colonisés ?

La volonté de reprendre en main son histoire. De ne pas la perdre, de ne pas l'oublier. Être dans cette histoire et en même temps ne pas être prisonnier de la tyrannie de la mémoire. Être les gardiens vigilants d'une histoire passée, mais ne pas vivre cette histoire comme une obsession.

Entretien Gabriel Gallion



(Photo Alexandre Bristol)